

## IV

## TROP TARD.

Mélite attendit en vain son cousin une partie de l'après-midi et mit tout en œuvre pour retenir à la maison son père, qui avait manifesté le désir d'aller, trop tôt au gré de la jeune fille, savoir des nouvelles de sa belle-sœur. Quand elle eut épuisé tous les moyens qui étaient en son pouvoir, elle dut le laisser partir. Il était trois heures, et sa visite n'aurait d'ailleurs désormais rien d'intempestif. Son absence fut longue, et, quand il rentra, sa figure si ouverte avait une expression maussade qui frappa Mélite. Il brusqua son chien, un bel épagneul qu'il aimait beaucoup, et, au lieu de prendre sa place ordinaire près de la fenêtre ouverte, il se mit à marcher dans l'appartement en mâchonnant ses moustaches et les mains croisées derrière le dos, ce qui était bien mauvais signe.

Mélite lui adressa plusieurs fois la parole et quelques monosyllabes brefs lui répondirent. Evidemment l'orage grondait et ne tarderait pas à éclater. Il éclata. S'arrêtant tout à coup debout devant sa fille, il dit :

Grâce à vos sottes doléances, à vos pleurnicheries, voilà cependant un garçon qui va donner sa démission.

Mélite réprima à grand'peine un mouvement de joie. Le colonel, quand il s'agissait de l'état militaire, n'entendait pas la plaisanterie, et, la jeune fille le sentait, la décision de son neveu l'avait frappé au cœur.

— Vraiment oui, reprit-il en tirillant avec fureur les poils de sa longue royale, il a cette lâcheté. Sans hésiter, il déserte son poste, il brise son avenir, et quel avenir ! Et pourquoi ? Mille canons ! pour essayer les pleurs d'une femme.

— Cette femme est sa mère, dit Mélite avec douceur mais fermeté.

— On peut être bon fils et ne pas échanger son épée contre une quenouille, répondit durement le colonel, dont les yeux lançaient des éclairs. Que ne fait-elle comme ma mère, qui, jusqu'à mon mariage, m'a suivi de garnison

en garnison ? Mais c'était une femme de meilleure trempe. Fille de soldat, femme de soldat, elle avait un autre sang dans les veines et une autre âme dans le corps. Ce n'est pas elle qui m'aurait engagé à donner ma démission !

— Vous savez bien mon père, qu'Arthur n'a jamais voulu consentir à ce que sa mère le suivit ; cette vie fatigante et nonnarde l'aurait tuée, elle est si délicate ! Non, non, elle n'a pas manqué de courage. Ne la croyez-vous pas comme moi faite à son isolement ?

(A continuer.)

## VARIETES.

..

A peine arrivé à Paris, mon ami Martial avait été invité à un réveillon par la baronne de M...

Celui-ci se rend avec empressement à l'invitation, et au souper, dès que le premier plat apparaît, il l'arrache des mains du domestique et se met à découper la pièce.

Puis il fait servir tout le monde et garde son assiette vide.

Au deuxième, au troisième, aux autres plats, même empressement à découper, même refus quand on lui présente à son tour quelque chose.

Mme de M..., intriguée, finit par lui dire :

— Mais vous ne mangez pas, monsieur Martial ?

— Je ne suis point invité pour cela, madame la baronne.

Comment ? que veut dire cette plaisanterie ?

— Ne m'avez-vous pas écrit ce billet ?

Et Martial montre la lettre suivante ?

« Mme la baronne de M... prie M. Martial de vouloir bien lui faire l'honneur de venir *couper* chez elle »

— Tiens, c'est vrai, dit la baronne en riant... j'ai oublié la *cedille*.